

CHEF 1450, une radio de chez nous

C'est en mars 1946 que le mémorable « Ici CHEF Granby, un des postes de la radio française du Québec » est entendu pour la première fois en région. Jusqu'à l'introduction massive de la télévision dans les foyers, au milieu des années 1950, la radio granbyenne sera à l'image de l'effervescence qui caractérise l'après-guerre : dynamique, frondeuse, originale, tournée vers le monde tout en demeurant bien ancrée dans le terrain régional. Car après avoir vécu un quart de siècle sous la tutelle radiophonique des postes montréalais – CKAC ouvre en 1922 –, le besoin d'affirmation régional transparait nettement dans la programmation de CHEF. L'intérêt de la radio locale pour les affaires et les gens d'ici est d'autant plus à propos que les résidents des campagnes pourront, eux aussi, capter la « voix progressive des Cantons-de-l'Est » grâce à l'électrification rurale, amorcée en 1945.

L'information locale et régionale occupe une place de choix dans la programmation de CHEF. Dans la première moitié des années 1950, les auditeurs sont informés quotidiennement des faits et des événements qui les concernent directement en synthonisant *Journal éclair*, sur l'heure du midi, et *Nouvelles de chez nous*, à 18 heures. De façon plus sporadique, on présente aussi des nouvelles agricoles, qui renseignent les cultivateurs sur les conditions météorologiques et les tendances des marchés. Les amateurs de sports ne sont pas en reste, puisque CHEF diffuse plusieurs bulletins sportifs par jour, dont un, à saveur toute

régionale, qui est présenté dans le cadre de *Bonsoir les sports*, animé par Gilles « Doc » Goyette.

Pendant la décennie qui suit sa fondation, CHEF se donne aussi comme mission de faire connaître les talents de chez nous. Ces talents locaux, on les trouve d'entrée de jeu parmi le personnel jeune, entreprenant et cultivé de la radio locale. Si l'équipe pionnière de CHEF joue d'abord de prudence en reprenant des formules éprouvées par d'autres, comme dans le cas des *Ambassadeurs de la gaieté*, à l'antenne

en 1946, qui s'inspire largement de la populaire émission *Les joyeux troubadours* de Radio-Canada, son esprit créatif n'est pas long à s'affirmer pour lui-même. Ainsi, pendant les six années que la Troupe aux étoiles (1946-1952) présentera du radio-théâtre hebdomadaire en direct, la grande majorité des textes, dramatiques ou comiques, seront écrits par des employés ou des collaborateurs de CHEF. Chanteurs et musiciens locaux tiennent aussi la vedette dans plusieurs émissions. Ainsi, en 1949, *Club 1450*, qui diffuse de la musique de langue anglaise six fois par semaine, profite des services d'un orchestre attiré.

Dans la découverte et la promotion des talents locaux, CHEF peut compter sur l'appui de la Ville de Granby et de nombreux commanditaires. Ainsi, pendant *L'heure municipale*, présentée tous les dimanches soir de l'école

Suite page 3



Musique et théâtre en direct.
En bas, à droite, Pierrette Lafleur.
(Coll. Pierrette Lafleur)

Incendies vs patrimoine

Le récent incendie qui a lourdement endommagé l'édifice abritant l'Animagerie de Granby et rasé celui qu'occupait autrefois le magasin Greenberg nous rappelle brutalement que la protection du patrimoine architectural n'est pas qu'affaire de volonté. Ainsi, de tout temps, le feu nous a enlevé de précieux témoins de notre histoire, une réalité avec laquelle il a bien fallu composer. L'édifice du coin Johnson et Principale avait été construit en 1948 par Hormidas et Jean-Baptiste Langlois, en remplacement de celui qui venait d'être détruit par le feu. On se rappellera que les mêmes locaux ont déjà accueilli les magasins W. A. Fortin, Sally Shop et Jan-O-Junior.

Tout au long de son histoire, la rue Principale de Granby a vu son aspect changer à maintes reprises à la suite d'incendies majeurs. Ce fut le cas, par exemple, en 1879, alors qu'une conflagration détruisit complètement le nouvel hôtel de ville, l'hôtel Grigg, le bureau de poste et deux résidences adjacentes. Plus tard, en 1946, le premier cinéma Palace était rasé par les flammes après une représentation du samedi après-midi.

Plus près de nous, durant les années 1970-1980, de nombreux incendies s'attaquent à la physionomie de la rue Principale. Au cours de cette période, les incendies se succèdent à un rythme tel qu'un journaliste de *La Voix de l'Est* se demande si la principale artère de Granby n'est pas devenue la « rue des incendies ». On se souviendra qu'au mois de mai 1971, un brasier, de triste mémoire, a causé la mort de 2 personnes et détruit une dizaine de logements au 120, Principale, le site actuel de la boulangerie Pain-Pain; au mois d'avril 1974, un autre incendie majeur s'attaquait à l'édifice Langlois, qui se trouvait sur l'emplacement actuel du Riverain, détruisant quatre

Suite page 2



Misères d'un missionnaire

Lettre du missionnaire Joseph Magloire Limoges, âgé de 24 ans, à l'évêque de Montréal, Ignace Bourget. (Archives Évêché de Saint-Hyacinthe)

Granby, 13 nov. 1845

Monseigneur,

Je suis parti de Sherbrooke lundi matin vers 8 heures par un temps horrible, il a neigé depuis le matin jusqu'à deux heures de l'après-midi; les chemins sont devenus bien difficiles et j'ai craint vingt fois, je crois, de voir tomber mon cheval de fatigue. Aussi le pauvre animal ne faisait que monter et descendre des côtes vraiment décourageantes. Sans mentir, il en est une qui est très escarpée et qui n'a pas moins que quatre arpents de longueur.

Il avait bien venté dans la nuit du dimanche au lundi, ce qui avait fait tomber de gros arbres qui barraient justement le chemin. Je suis passé par de près plusieurs de ces arbres sans accident, mais j'ai cassé ma voiture en voulant franchir un énorme tronc qui m'arrêtait : j'étais à trois milles de toute habitation; j'ai monté mon coursier et j'ai été demandé du secours chez un américain qui a été chercher ma voiture, l'a réparé de son mieux ! Ils ne sont pas accoutumés de voir des prêtres, j'ai demandé à sa femme si ma soutane lui faisait peur. Ah! point du tout, m'a-t-elle répondu : elle a été bien civile pour moi. Je suis arrivé à Stukeley avec la chute du jour et j'y ai passé la nuit. Le lendemain matin, je suis parti en wagon, mais je n'avais pas fait une lieue que le cheval était épuisé, alors un canadien m'a offert de laisser ma voiture chez lui et de me prêter une selle, ce que j'ai accepté bien volontiers; j'avais encore six lieues de là à Granby. Mon Dieu que j'étais fatigué d'avoir été à cheval.

La mission est commencée à Granby, mais les chemins sont si mauvais que les catholiques ne peuvent pas s'y rendre. Nous serons à

Milton dimanche prochain, j'espère que nous aurons du monde. Le 19 nous serons à Stukeley. Les habitants de ce township sont tristement divisés entr'eux sujet de la chapelle, comme votre Grandeur l'a déjà su. Ceux qui veulent avoir la chapelle au milieu du township sont aigris de voir que la mission se fait toujours chez M. Gigon à une lieue de là; ils ne veulent plus s'y rendre; j'ai parlé à plusieurs d'entre eux qui m'ont dit que jamais ils n'iraient à la mission et qu'il était impossible que Monseigneur les traitât aussi injustement; qu'à la vérité, ils étaient moins nombreux que ceux de l'autre bout mais que leur nombre augmentait de jour en jour : les personnes âgées surtout sont terriblement montées; tellement que celui qui m'a prêté sa selle m'a fait dire que si j'étais M. Leclaire, il me louait sa selle un écu, mais que si j'étais tout autre curé, ce n'était rien : il sont sous l'impression que M. Leclaire et le Rév. P. Beauregard ont empêché que l'église fût placée dans le milieu du township; ils m'ont offert une maison pour leur venir dire la messe : mais je leur ai répondu que jusqu'à ce que votre Grandeur me le défendit, j'irai la dire chez M. Gigon : là il y a un vieillard qui a déchargé son âme devant moi et quand il a eu fini : Tenez M. le Curé, dit-il, je suis bien pauvre mais je ne donnerais pas pour quatre piastres, le plaisir de vous avoir exprimé ce que je pense, c'est bon, a-t-il ajouté, que vous entendiez les deux parties, c'est un de ceux qui ne veulent pas faire leur pâques, s'il les faut aller faire chez M. Gigon. Cependant, il m'a dit que s'il tombait malade, il m'enverrait chercher. Ces gens là veulent vous envoyer une seconde requête. J'aimerais bien savoir comment me conduire avec les deux parties. Bien entendu que l'église ne sera bâtie qu'aux dépens de l'une ou de l'autre partie. Dans l'état présent des affaires, je crois ne pas leur demain parler de la construction de leur chapelle, c'est mettre le feu dans un paquet d'allumettes soufrées.

Stukeley même pensait avoir un prêtre ré-

sident cette année. Cependant, Stukeley n'a ni calice, ni missel, ni carte d'autel, ni ornement de couleur, ni pierre d'autel, ni surplis, ni huile sainte. &&&

J'ai déjà exposé à votre Grandeur les besoins de cette mission et si votre grandeur ne peut pas y subvenir au plutôt, je me vois dans la triste nécessité de ne pouvoir plus dire la messe. M. Haskin n'a qu'un calice. Pourrais-je aller à Stukeley et à Stanstead un dimanche sans dire la messe, pour y prêcher, baptiser, faire le catéchisme. J'ai demandé à M. Haskin si je le pourrais, il n'a pas osé me dire oui ou non. Nous n'avons pas d'hosties; enfin nous sommes réduits à ne pouvoir dire la Ste Messe tous les jours, mais seulement tous les deux jours. Ce besoin se fait sentir à Milton à Stukeley et à Stanstead. Les souscriptions ne sont pas encore faites, nous n'avons pas encore reçu un sou. Cependant, Monseigneur, pour ma part, j'ai eu des dépenses à faire, pour ma voiture, pour mes voyages, &&. Et comme je n'ai pas d'argent à moi, celui qu'on m'a donné pour des messes non dites, est maintenant au jeu. Je suis vraiment fâché, Monseigneur, d'avoir de telles demandes à vous faire, mais je veux par là vous prémunir que si je ne fais pas dans mes missions tout ce que votre grandeur m'a demandé d'y faire, c'est qu'on ne m'en aura pas donné les moyens.

Le R. P. Beaudry écrit à Mgr Prince qu'il a remis différentes choses à M. Plamondon pour nous être envoyées, nous n'avons encore rien reçu.

S'il plaisait à votre Grandeur de nous faire tenir les susdits articles, ce serait par la diligence qu'il les faudrait envoyer, à l'ordre de M. G. Gigon, Stukeley, pour le 19 du courant.

J'ai l'honneur, Monseigneur, d'être de votre Grandeur, le très humble serviteur

J. M. Limoges, Ptre

Incendies vs patrimoine (suite)

commerces et quatorze appartements. En tout et pour tout, ce sont onze gros édifices qui disparaissent au cours de cette période, causant des pertes importantes pour le patrimoine et altérant la physionomie du centre-ville.

Granby ne fut pas la seule municipalité éprouvée au cours des années 1970. Ainsi, le mois de juin 1975 restera gravé dans la mémoire des citoyens de Waterloo. C'est au cours d'une période de sécheresse prolongée qu'un incendie se déclare dans les entrepôts de la compagnie Adam Lumber, détruisant, en 48 heures, 18 édifices dans les rues Foster et Shaw. Le « week-end rouge » a causé quelque trois millions de dollars de dommages et laissé 200 personnes sans abri.

Ces malheurs qui guettent le patrimoine

architectural font ressortir l'importance pour la Société d'histoire de la Haute-Yamaska de poursuivre son travail de conservation des documents photographiques. C'est grâce à la



collection de photos d'archives de la Société qu'il est possible de faire revivre les époques

et de documenter les projets de restauration de bâtiments, de plus en plus nombreux.

Richard Racine



Le 152, rue Principale : à gauche, en 2004, à droite, durant les années 1930. (Coll. SHHY)

Ulysse Comtois

Né à Granby, le 2 mars 1931, de parents qui souhaitaient le voir devenir artiste, Ulysse Comtois fait partie de ces figures émérites dont Granby et toute la région ont raison d'être fiers. Peintre et sculpteur, l'homme porte l'insigne honneur d'avoir taillé sa place dans l'histoire de l'art québécois, comme l'atteste la présence de ses œuvres au sein des grandes collections muséales et privées.

C'est parce que son père lui met entre les mains le manifeste *Refus global* qu'Ulysse Comtois décide, à 19 ans, de s'impliquer dans le mouvement des Automatistes de Paul-Émile Borduas. Préférant apprendre au contact de ce nouveau groupe dont il apprécie l'ouverture d'esprit et l'engagement social, le jeune Comtois n'est pas long à rejeter l'enseignement académique et à quitter l'École des beaux-arts, après un an de fréquentation. « Je persiste à croire, disait-il, que le nœud de ce mouvement était infiniment plus politique qu'esthétique »¹. Les gens de tous les horizons sociaux adhéraient au groupe automatiste non pas pour défendre un certain type de peinture, affirmait-il, mais parce qu'ils croyaient que la société québécoise avait besoin d'être bouleversée, changée, que le Québec devait prendre le pas du modernisme. En 1954, Ulysse Comtois participe à l'exposition *La matière chante*, jugée à la fois comme « la fin » mais aussi « l'apothéose de la vie collective automatiste »². L'année suivante, il est de *Espace 55*, une exposition qui ouvre la voie aux mouvements post automatistes et plasticiens québécois.

Curieux, ne se limitant jamais à une seule discipline, Ulysse Comtois expérimente au cours de sa vie une multitude de techniques, de matériaux et de styles afin d'en découvrir les possibilités.

« L'art est pour moi une enquête intellectuelle, si ce n'est pas ça, ça ne m'intéresse pas », déclarait-il au quotidien *La Voix de l'Est*,

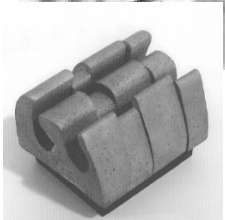
velles œuvres cinétiques qui, souvent, invitent le visiteur à en redéfinir le profil. Malgré l'industrialisation qui s'empare de l'art à cette époque, Comtois refuse de faire usiner ses œuvres comme d'autres le font, préférant les fabriquer lui-même dans son atelier-laboratoire.

Le talent d'Ulysse Comtois n'est pas passé inaperçu aux yeux des critiques, du public et des collectionneurs. Lorsqu'il remporte le prix Paul-Émile-Borduas, en 1978, on n'hésite pas à affirmer que son « influence sur la jeune génération des sculpteurs d'aujourd'hui a été très profonde »³. Cinq ans plus tard, reconnaissance ultime, le Musée d'art contemporain de Montréal présentera une rétrospective de ses œuvres. Sa ville natale lui rendra aussi hommage, en 1996, lorsque le 3^e Impérial de Granby, conjointement avec deux autres centres d'exposition de la région, présentera *Parcours synthétiques*, qui se veut un hommage à cette « figure inclassable de l'art contemporain au Québec »⁴. Après le décès d'Ulysse Comtois, en 1999, sa conjointe Louise Masson offrira au Musée national des beaux-arts de Québec quatre-vingt œuvres qui seront le sujet, en 2001, de l'exposition *Dessins inédits*.

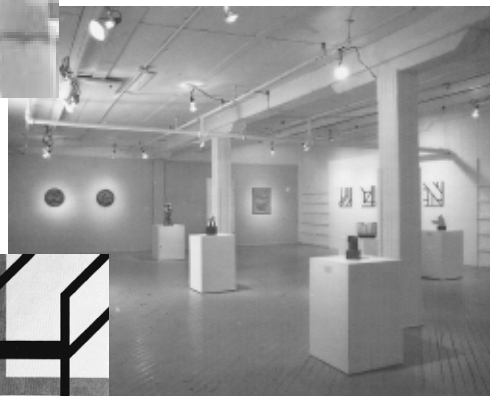
Marie-Christine Bonneau



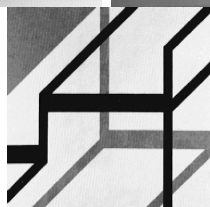
Ulysse Comtois.
Éditeur officiel du Québec.



Lapsus, 1960.
Aluminium.
Coll. de l'artiste.



Les œuvres d'Ulysse Comtois au 3^e Impérial à Granby, en 1996.



Suite florentine X, 1993. Coll. de l'artiste

Photo : Mona Hakim et Joyce Millar,
Ulysse Comtois : Parcours synthétique,
Longueuil, Plein sud, 1997.

en 1996. Explorant d'abord la sculpture et la peinture, discipline grâce à laquelle il fait son entrée dans le milieu, il se concentre des années 1960 sur la sculpture de métal soudé et l'imbrication de modules articulés; il crée alors de nou-

1- *Le Devoir*, 30 et 31 mars 1996.

2- Pierre Théberge, *Les arts visuels au Québec dans les années soixante*, tome II, p. 253.

3- *La Voix de l'Est*, 21 octobre 1978.

4- *Le Devoir*, op. cit.

CHEF 1450... (suite)

Christ-Roi, on se fait un devoir de laisser les ondes aux ensembles amateurs qui font la fierté de la ville : les chorales des paroisses Sainte-Famille, Notre-Dame et Saint-Eugène, mais aussi la Manécanterie (les Petits chanteurs) et l'Harmonie de Granby. Sous le titre de *Nos vedettes locales*, CHEF diffuse aussi des concours d'amateurs qui attirent jusqu'à 2 000 personnes les soirs d'été au parc Miner, une commandite de l'Association des marchands détaillants de Granby. Quant à la *Caravane musicale de la Miner Rubber*, elle « permet à tous nos artistes de passer à tour de rôle aux micros de CHEF ».

Avant la création de CHEF, la vie régionale se trouvait limitée dans son développement par l'absence de moyens de communication modernes et efficaces. En ce sens, le poste de radio local aura été un phare dans la nécessaire recherche d'une identité régionale.

Quant à la joie de vivre et à la liberté d'expression qui emportent le personnel de CHEF au cours des premières années d'existence du poste, elles permettent de penser que la « grande noirceur » qui a caractérisé le règne de Maurice Duplessis et de l'Union nationale laissait tout de même filtrer un peu de lumière.

Mario Gendron

Merci !

Sincères remerciements à nos cinquante anciens et nouveaux membres corporatifs. Votre soutien financier s'élève à 8 300 \$. Dans le prochain numéro, nous vous dévoilerons les projets de recherches que vos généreuses contributions vont permettre d'entreprendre.

L'historien régional

Bulletin de la
Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Télécopieur : (450) 372-9904
Site Internet : <http://www.shhy.org>
Courriel : info@shhy.org
ISBN 2-9807338-1-4
ISSN 1708-7023
©2005 Société d'histoire de la Haute-Yamaska

Heures d'ouverture :
lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
mercredi de 9 h à 21 h.
Carte de membre : 25 \$
Frais de recherche pour les non-membres : 5 \$
pour la journée.

Nouvelles acquisitions pour les généalogistes

Depuis le début de l'année 2005, nous avons mis l'accent sur l'acquisition de répertoires des paroisses de l'île de Montréal. Notre bibliothèque s'est donc enrichie de vingt et un nouveaux titres parmi lesquels on trouve ceux, très attendus, des baptêmes et des mariages de la Nativité de la Sainte-Vierge d'Hochelaga (1876-1980), des mariages des paroisses Marie-Reine des Cœurs (1958-1989) et de Saint-Stanislas-de-Kostka (1910-1989). Pour la région de Québec, mentionnons le répertoire de Michel Forgues des familles de l'île d'Orléans pour les années 1811-1882.

R. R.

Il n'y a pas si longtemps !

Le Courrier de Léonne

Une veuve ne doit pas changer sa signature, comme cela se fait souvent en remplaçant le prénom du mari par celui de la veuve. Sa carte de visite ne changera pas non plus. On y lira par exemple : Madame Jean Lebrun et non Madame Lucie Lebrun. Les lettres qu'elle recevra devront être adressées comme suit : Madame Jean Lebrun. Seule sa signature d'affaires, pourra changer. Elle doit signer ceci : Sincèrement à vous Lucie Lebel-Lebrun ou Lucie Lebrun (Mme Jean Lebrun).

La Voix de L'Est, 27 juin 1935.



Nouvelles brèves

Greg Leger, de Toronto, petit neveu de l'auteur et dessinateur granbyen **Palmer Cox**, a fait don à la SHHY de cinq dessins originaux de **Brownies**, d'une photo de Cox prise en 1889 dans son atelier de New York et d'une édition de 1910 de *The Brownies latest adventures*. L'auteur avait donné ces différents objets à la mère de M. Leger.

Grâce à une subvention de 4 100 \$ des Archives nationales du Québec, une partie importante du **fonds de photos de La Voix de l'Est** sera classée au cours de l'été. Le fonds du quotidien est composé de 25 000 photographies de presse qui témoignent de dix-huit années d'actualité (1975-1993); de ce nombre, environ 12 000 sont partiellement classées. Cette collection de photos, qui complète celles de Jean-Paul Matton (1958-1975) et de Jeannot Petit (1975-1985), rassemble les der-

mi les familles canadiennes-françaises qui ont marqué la société de Granby, celle du boulanger Ephrem Racine est encore

présente dans la mémoire collective tant par la réputation que ce dernier s'est bâtie avec son commerce que par sa générosité envers ses concitoyens.

Né le 27 avril 1882, il est le fils de Théodule Racine et de Elzire Chicoine, originaires de la région de Saint-Pie-de-Bagot. Peu avant que son père prenne la décision de s'installer au village de Granby, en 1900, Ephrem quitte la ferme familiale pour se rendre à Farnham où il s'initie au métier de boulanger. Après une année d'apprentissage, il rejoint sa famille et poursuit son travail chez un boulanger de Granby. Le 25 juillet 1905, en l'église Notre-Dame, il épouse Flora Bérard, une jeune fille de l'Ange-Gardien, avec qui il a quinze enfants, dont deux décèdent en bas âge.

Le jeune couple acquiert une maison dans la rue Saint-Charles et c'est à ce moment qu'Ephrem décide de s'engager comme travailleur à la Granby Rubber, le temps d'amasser suffisamment d'argent pour acquérir son propre commerce. L'intermède dure six ans et, en 1911, il achète la boulangerie de Napoléon Loïselle, au 174, Principale.

Au moment de l'achat, la bâtisse de deux étages abritait une boulangerie au rez-de-chaussée et des logements au niveau supérieur, certains étant occupés par des locataires, dont le docteur Wilfrid Lord. Au fil des ans, l'édifice subit des transformations pour finalement devenir, en 1919-1920, l'immeuble de trois éta-

niers témoignages de la vie régionale captée sur pellicule, les photographes du journal utilisant des caméras numériques depuis 1998.

L'Association Québec-France/Régionale de la Haute-Yamaska, fondée à Granby en 1978, « a pour mission de faire connaître, comprendre et apprécier le pays d'en face et de développer l'amitié et la coopération entre ces deux communautés francophones ». Reconnaisant le travail de conservation fait à la SHHY, l'Association n'a pas hésité à y déposer l'ensemble de ses archives.

Trois groupes d'étudiant(e)s du cégep Granby-Haute-Yamaska, inscrits au cours d'histoire contemporaine donné par Jacques Picard, se sont initiés au monde des archives. À la suite de cette visite, plusieurs d'entre eux sont revenus consulter notre documentation pour leur travail de session; le fonds de la Mi-

Ephrem Racine et Flora Bérard

ges qui a meublé le paysage architectural de la rue Principale jusqu'à ce qu'il soit rasé par un incendie, en 1977.

Avec les années, l'entreprise prend de l'importance et, pour assurer sa survie, Ephrem Racine fonde, avec ses fils Laurio et Denis, la Boulangerie Racine Limitée, en 1939. L'année suivante, des plans sont tracés et débute ensuite la construction de nouvelles installations au coin des rues Montcalm et York.

Sans délaisser son métier, il se lance dans la construction immobilière sur des terrains lui appartenant. On lui attribue la construction de quelque 250 maisons destinées aux ouvriers peu fortunés de Granby.

Alors que ses enfants s'apprêtent à célébrer les cinquante ans de l'entreprise familiale, Ephrem Racine décède dans un hôpital de Montréal, le 25 février 1961.

Quant à son épouse, Flora Bérard, elle s'éteint le 11 avril 1963, entourée de sa famille.

De son côté, le couple Racine-Chicoine exploite une ferme dans le secteur du canton de Granby connu sous le nom de South Granby, de 1903 jusqu'au moment de sa retraite, en 1925. À partir de 1932, Théodule Racine et Elzire Chicoine s'installent dans un logement, propriété de Ephrem, où ils demeureront jusqu'à leur décès. Elzire Chicoine meurt accidentellement, le 26 février 1938, à la suite de brûlures causées par des vêtements en feu, tandis que Théodule, lui, décède le 24 mars 1942.

Richard Racine



Ephrem Racine, Flora Bérard et leurs enfants : Gilberte, Annette, Dolorès, Denis et Laurio, devant la boulangerie de la rue Principale, en 1915.

ner Rubber a particulièrement suscité leur curiosité.

Au cinq à sept des membres d'entreprises, qui s'est tenu aux locaux de la SHHY au mois de février, une discussion entre notre chroniqueuse et le directeur des communications au **Jardin zoologique** de Granby, Paul Labrecque, à propos des **œuvres d'art de la renaissance et des totems** que l'organisme s'apprête à faire restaurer, a attiré l'attention de James Wilkins, représentant de **Transformateurs Pioneer**. Ce dernier s'est montré particulièrement intéressé par le traitement que le Zoo entend réserver aux totems, et non sans raison : ils proviennent de deux dons faits en 1956 et 1968 par le président de Transformateurs Pioneer, M. Benjamin Ball. (Voir à ce propos le vol. 3 n° 3 de *L'historien régional*)

Johanne Rochon